

Édito

Comprendre le genre pour mieux le défaire

Marilène Vuille, Fabienne Malbois, Patricia Roux, Françoise Messant, Gaël Pannatier

L'ambition, modeste, de ce numéro est d'offrir à notre lectorat la possibilité de découvrir des textes anglophones utiles, importants, méconnus, oubliés ou au contraire largement reconnus et cités, voire «classiques», mais dans tous les cas accessibles à un petit nombre en raison de l'obstacle linguistique. Parmi de nombreux textes, nous avons retenu, de façon toute pragmatique, ceux dont le volume correspondait au format de notre revue, dont nous pouvions obtenir les droits de reproduction sans risquer le dépôt de bilan et dont la langue d'origine autorisait le recours aux compétences linguistiques d'une main-d'œuvre quasi bénévole puisée dans notre entourage. Que les quatre articles publiés ici soient issus de l'espace anglo-américain ne relève donc pas d'un choix délibéré de notre part, mais chacun d'eux mérite une place dans *Nouvelles Questions Féministes* et nous sommes ravies de vous les présenter aujourd'hui en français.

Bien que ces quatre articles poursuivent des objectifs précis et distincts, discutent d'auteur·e·s différent·e·s pour une large part et recourent chacun à une terminologie spécifique, ils se rejoignent sur plusieurs points, soulevant les mêmes questions fondamentales pour la théorie et la stratégie féministes. Qu'est-ce que le genre? Comment intervient-il dans nos représentations et nos pratiques quotidiennes? Quels sont ses liens avec la sexualité? Comment les catégories «femmes» et «hommes» sont-elles produites par le système de genre? Quel rôle cette construction sociale fait-elle jouer à la biologie? Comment établir des alliances féministes sans qu'une définition forcément située mais néanmoins dominante des «femmes» n'opprime une part d'entre elles? Lire ensemble et faire dialoguer ces textes dont aucun, pourtant, ne fut rédigé en réaction aux autres, nous permet d'avancer, sinon vers une réponse définitive à ces questions cruciales, du moins vers une compréhension approfondie des enjeux qu'elles charrient ainsi que des niveaux d'analyse et d'action auxquels elles nous confrontent.

Féminisme matérialiste, théories *queer*, ethnométhodologie du genre

L'article qui ouvre le *Grand angle* est une plongée dans la sociologie du genre britannique qui présente une ouverture que n'ont pas toujours les théoriciennes états-uniennes, en se référant non seulement à ce que ces dernières produisent, mais aussi aux théories féministes européennes et notamment francophones. Ainsi, on ne pourrait rêver meilleur point de vue que celui d'où regarde Stevi Jackson qui, passeuse de la théorie féministe matérialiste outre-Manche (Jackson, 1996), a coédité avec Sue Scott (Jackson et Scott, 2002) le plus improbable recueil de textes anglo-saxons en sociologie du genre en faisant coexister, dans un même chapitre, Butler, West et Zimmerman, et Delphy. L'article de Jackson traduit ici, «Pourquoi un féminisme matérialiste est (encore) utile – et nécessaire», examine les grands jalons de la pensée féministe des années 1970 à 2000. Elle y relève non sans humour la réapparition de certains thèmes oubliés, la réinvention de certaines notions restées en leur temps confinées dans un petit cercle de chercheur-e-s, mais aussi des retours en arrière et des régressions dans la théorisation. Résolument ouverte à toute approche susceptible de contribuer à l'émancipation et à la transformation sociale, elle passe en revue les apports et les limites du féminisme matérialiste, du féminisme marxiste, ainsi que de la théorie *queer* issue du tournant culturel. Elle examine quelques étapes du passage d'une théorie féministe dominée, jusqu'au début des années 1980, par les sciences sociales et empruntant souvent ses concepts au marxisme pour analyser l'oppression des femmes comme le produit d'un système social patriarcal et/ou capitaliste, à la théorie *queer* plus imprégnée de psychanalyse. La théorie *queer* est davantage occupée par la question de la différence culturelle et de l'opposition binaire qui sous-tend l'hétérosexualité normative que par la question de l'oppression.

Or, ces deux problèmes, l'hétéronormativité et l'oppression, doivent nécessairement être traités ensemble. Jackson estime qu'ils peuvent l'être dans le cadre du féminisme matérialiste : cette perspective, sans jamais perdre de vue la structure sociale hiérarchique et les inégalités matérielles qui en découlent, peut néanmoins prendre en compte les pratiques sociales quotidiennes, les représentations culturelles ainsi que la subjectivité. Toute théorie qui, dans sa visée de subversion de l'hétéronormativité et de la binarité féminin/masculin, néglige le niveau de la structure sociale, comme le fait la théorie *queer*, est vouée à manquer sa cible. Car c'est bien le rapport hiérarchique entre «les femmes» et «les hommes» qui garantit les identités et les subjectivités que nous connaissons et vivons aujourd'hui.

Jackson se montre convaincue de l'utilité de réintégrer, dans le cadre du féminisme matérialiste qu'elle défend, des perspectives théoriques microsociologiques (interactionnisme symbolique, ethnométhodologie, certains courants de la sociologie phénoménologique) trop longtemps négligées, qui permettent de relier les significations et la subjectivité à la fois aux réalités quotidiennes de la vie des femmes et aux contextes

sociaux et culturels plus vastes. Au passage, elle nous rappelle que ces perspectives microsociologiques sont à l'origine de la notion fondamentale de *construction sociale*, et qu'elles avaient thématiqué bien avant Judith Butler (1988) l'idée du genre comme performance, que beaucoup considèrent comme une innovation poststructuraliste.

«*Doing Gender*»: un destin remarquable

On trouve cette manière de concevoir le genre dans l'article historique de Candace West et Don Zimmerman qui, trente ans après sa parution, occupe une place de choix au sein des études genre et de la théorie féministe. Comme l'avaient souhaité ses auteur·e·s, il a suscité, et c'est toujours le cas, de nombreuses recherches empiriques qui analysent le faire du genre à partir de méthodes ethnographiques classiques (Hall, 1993 ; Cassel, 2001 ; Leyser, 2003), de l'ethnométhodologie et de l'analyse de conversation (Speer, 2005 ; Stokoe, 2006)¹. Mais l'article s'est heurté à bien des résistances. Une première version en fut présentée en 1977, lors de la rencontre annuelle de la société américaine de sociologie, et s'il fut plébiscité, circulant rapidement auprès d'un cercle privilégié de lectrices et lecteurs enthousiastes (Fenstermaker et West, 2002), il ne trouva sa place qu'en 1987, dans l'un des tout premiers numéros de la revue *Gender and Society*, dirigée à ce moment-là par Judith Lorber. Jusque-là, il avait été refusé par plusieurs comités de rédaction (West et Zimmerman, 2009).

Si Harold Garfinkel (1967) et surtout Erving Goffman (1977, 1979), mais aussi Suzanne Kessler et Wendy McKenna (1978), Everett Hughes (1996 [1945]) et quelques autres, constituent sa toile de fond, l'originalité de ce célèbre article qu'est «*Doing Gender*» tient sans doute à deux questions qui n'avaient été que trop rarement reliées : l'identité en tant qu'elle émerge des relations sociales quotidiennes, et la distinction sexe/genre, nécessaire à une approche constructiviste de la différence sexuelle.

West et Zimmerman partent des deux textes que Goffman avait consacrés au genre². Avec la notion de «parade de genre» en particulier, Goffman (2004) mettait l'accent sur la dimension ritualisée et stylisée de nos comportements les plus routiniers, à partir desquels nous exprimons des identités de genre dont nous nous plaignons à penser qu'elles témoignent de notre être le plus essentiel. Plaçant l'identité sur la scène sociale de l'interaction,

1. Le texte a été réédité en 2002 dans un ouvrage de Sarah Fenstermaker et Candace West, parmi d'autres contributions empiriques ou théoriques dont il a été le déclencheur : *Doing Gender, Doing Difference. Inequality, Power, and Institutional Change*. New York/London : Routledge.

2. Ces deux textes de Goffman ont été traduits en français. Publié initialement dans la revue *Studies*

in the Anthropology of Visual Communication en 1976, puis édité par Harper & Row en 1979, «*Gender Advertisements*» a été partiellement traduit par Terrain (Goffman, 2004) ainsi que par les *Actes de la recherche en sciences sociales* (Goffman, 1977). «*The Arrangement between the sexes*» (*Theory and Society*, 1977) a pour sa part été publié en français aux Éditions La Dispute (Goffman, 2002).

Goffman avait abandonné depuis longtemps l'idée que le genre puisse être une série de traits individuels. Cependant, disent West et Zimmerman, le genre goffmanien a quelque chose de secondaire, il est toujours un «à côté» de l'action. Or, comme nous l'avait appris Agnès, la transsexuelle que Garfinkel (1967) avait longuement observée en train d'accomplir le genre, ce dernier est l'activité elle-même.

Sur cette base, West et Zimmerman conçoivent le genre comme un ensemble d'actes corporels, de gestes, de comportements et d'activités, réalisés en situation d'interaction et produisant de la différence sexuelle. Le genre est donc abordé dans une perspective résolument antinaturaliste, il émerge des situations et il est toujours en train d'être accompli. Cette posture a conduit les deux auteur-e-s à opérer une distinction non seulement entre le sexe et le genre, mais à y ajouter un troisième terme : les catégories de sexe («les hommes» et «les femmes»). Cette triple distinction conceptuelle leur permet de démontrer que, si le genre est toujours en action, c'est parce que nous devons prouver à chaque instant de la vie quotidienne notre appartenance à la catégorie de sexe que nous voulons investir ; et cela, indépendamment du sexe que nous sommes censé-e-s posséder, et qui fonde dans notre société les identités de genre.

Sexe et genre : le point de vue constructionniste

À maints égards, on peut dire qu'«*Interpreting gender*» de Linda Nicholson que nous traduisons ici est l'équivalent états-unien du «Penser le genre» de Christine Delphy (2001 [1991]). Dans ce texte, Delphy examinait, en vue de le dépasser, l'un des présupposés parmi les plus implicites et les plus répandus dans la théorie féministe, celui de l'antécédence du sexe sur le genre. De même, l'objectif poursuivi par Nicholson dans son article est de mettre au jour un problème qu'elle estime persistant dans la pensée féministe : le «fondationnalisme biologique» qui sous-tend la façon dont nombre de chercheur-e-s conçoivent le genre et l'identité sexuelle. Elle désigne par ce terme la croyance que des distinctions de nature se manifestent dans l'identité sexuelle, voire la fondent – l'identité sexuelle étant elle-même considérée comme un ensemble de critères transculturels de distinction entre femmes et hommes. La métaphore du portemanteau permet d'illustrer la posture fondationnaliste : le corps (ou les données biologiques) serait une sorte de portemanteau sur lequel divers artefacts culturels, notamment la personnalité et le comportement, viennent s'accrocher. Nicholson montre qu'il n'est pas toujours facile de repérer le fondationnalisme à l'œuvre dans la pensée féministe, tant ses formes peuvent s'avérer subtiles. En effet, il n'est pas assimilable au déterminisme biologique ; il est toujours mâtiné de constructionnisme social, car les théories fondationnalistes postulent toujours que la réaction sociale au «portemanteau» est constitutive de la distinction entre masculin et féminin. Nicholson traque le fondationnalisme dans la pensée de «féministes radicales» états-uniennes telles que Robin Morgan et Janice Raymond, dans celle de féministes de la différence

comme Carol Gilligan et Nancy Chodorow, toutes auteures dont les travaux furent influents, du moins aux États-Unis, dans les années 1980 et 1990.

Son article retrace également la genèse de ce fondationnalisme biologique. Elle la repère dans l'émergence et la poussée de la métaphysique matérialiste dans les sociétés occidentales dès le début de l'époque moderne. En accordant une place centrale à la matérialité du corps, cette métaphysique ne créa certes pas les distinctions de sexe ou de race, mais elle modifia l'importance attribuée aux caractéristiques physiques : alors que, jusque vers la fin du XVIII^e siècle, elles *signalaient* les distinctions (entre les « femmes » et les « hommes », ou entre les « races »), elles en vinrent ensuite à les *expliquer*. L'analyse de Nicholson n'a pas pour seul intérêt d'accroître nos connaissances en philosophie des idées. La démonstration de l'auteure vise à nous convaincre que ce que nous prenons pour des perceptions immédiates de nos sens (en l'occurrence, de notre vue), telles que les caractéristiques biologiques des êtres humains, sont en réalité des représentations culturelles, des idées qui ont une histoire, qui ne sont pas éternelles et dont nous ferions bien de nous débarrasser définitivement. Il en résulte que la biologie, le corps ne peuvent servir de socle commun sur lequel fonder des théories transculturelles et anhistoriques. Nous devons les considérer comme des variables parmi d'autres intervenant pour donner forme et force à des modèles genrés toujours situés dans une époque, une culture, une classe sociale.

La posture théorique préconisée par Nicholson présente l'avantage de contrer la prétention à l'universalisme de certaines thèses féministes (occidentales, hétérosexuelles, blanches, de classe moyenne ou supérieure...) en rappelant leur inévitable ancrage social et historique. Une des conséquences radicales de l'abandon du fondationnalisme biologique est qu'il implique de renoncer du même coup à pouvoir donner un sens définitif à la catégorie de *femme* (ou d'*homme* bien sûr). Dès lors, toute prétention d'un courant féministe ou d'une fraction du mouvement féministe, quels qu'ils soient, de parler au nom « des femmes » et de leurs intérêts, apparaît non seulement illusoire, mais potentiellement oppressive des intérêts de féministes se réclamant d'une autre conception des « femmes ». C'est pourquoi l'auteure considère que la politique féministe ne peut se concevoir que comme une politique de coalition conjuguant des conceptions des « femmes » forcément normatives plutôt que descriptives, forcément politiques et donc provisoires, ouvertes, susceptibles d'être révisées.

Transgressions de genre

Traduit pour la rubrique *Champ libre* de ce numéro, l'article de Joyce McCarl Nielsen, Glenda Walden et Charlotte A. Kunkel apporte un complément empirique à certaines des réflexions théoriques soulevées par les textes du *Grand angle*. Il présente les résultats d'une étude qu'elles ont

conduite avec plusieurs volées de leurs étudiant·e·s de l'Université du Colorado aux États-Unis, sur une période exceptionnellement longue – quinze ans ! La consigne donnée aux étudiant·e·s était d'adopter un comportement enfreignant la norme de genre dans une situation de leur choix (dans un bar, lors d'un repas de famille, etc.), c'est-à-dire d'agir contrairement aux règles ou usages de leur sexe. Leur imagination leur donna l'occasion d'expérimenter des transgressions discrètes ou ostensibles, touchant à leur apparence physique, à leurs attitudes corporelles, à leurs comportements en public ou dans la sphère privée, à leurs activités de loisirs ou professionnelles, et d'observer aussi bien la réaction d'autrui que leur ressenti et leur adaptation à la situation.

Parce qu'il présente des mises en scène, des performances d'aspect parfois ludique, l'article («L'hétéronormativité genrée : exemples de la vie quotidienne»), rapidement parcouru, pourrait apparaître distrayant et réjouissant. Ses conclusions sont pourtant de nature à nous affliger. Les transgressions provoquent des sanctions : jusqu'ici, rien de surprenant. Moins attendue sans doute est la forme prise par les sanctions, son asymétrie et sa permanence au cours du temps : elle consiste, d'une part, à hétérosexualiser les femmes qui transgressent la norme de genre, c'est-à-dire à les remettre à leur place en tant qu'êtres devant rester «femmes», féminines, séductrices et plaisant aux hommes ; et, d'autre part, à traiter les hommes transgresseurs d'homosexuels. Les auteures décrivent de façon détaillée ces processus qui mettent en lumière le lien entre sexualité et inégalité de genre.

Définir le genre pour mieux le défaire

Aussi bien les trois articles théoriques du *Grand angle* que l'étude empirique du *Champ libre* proposent chacun une ou plusieurs définitions du genre, de manière explicite ou implicite. Voyons en quoi ces définitions se rejoignent et en quoi elles diffèrent. Toutes se fondent sur les idées suivantes :

- 1) le genre ne découle pas de la biologie, son existence est le fruit d'une opération intrinsèquement sociale ;
- 2) le genre produit des différences entre deux catégories sociales, sexuées, celle des «femmes» et celle des «hommes» ;
- 3) ces catégories sociales sont constituées dans un rapport hiérarchique ;
- 4) une fois produites, les différences entre femmes et hommes (différences sociales matérielles) et entre féminin et masculin (différences culturelles) sont mobilisées pour faire valoir la «naturalité» des catégories sociales ainsi constituées.

Les auteur·e·s présenté·e·s ici échappent donc tou·te·s au piège du fondationnalisme biologique dont Nicholson démonte les ressorts. Tou·te·s reconnaissent dans le genre un rapport de pouvoir entre deux catégories sociales exclusives l'une de l'autre.

Au-delà de ces accords de base, les usages du genre diffèrent quelque peu dans ces articles, les auteur·e·s s'appliquant à éclairer des aspects distincts du système de genre : son accomplissement dans les situations de vie quotidienne ; le lien entre la binarité des catégories de sexe et l'hétérosexualité institutionnalisée ; l'articulation du genre avec d'autres rapports de pouvoir et, partant, la nécessité de reconnaître que la catégorie sociale des « femmes » est hétérogène ; les conséquences politiques de cette reconnaissance. Du même coup, elles et ils s'attachent à traquer le genre à des niveaux différents : celui de l'interaction, de l'action située, celui des idées philosophiques et des représentations culturelles, celui des structures et de leur permanence, celui de l'identité et de la subjectivité des individu·e·s qui intériorisent au moins partiellement les attentes sociales et y conforment leurs désirs.

Nicholson se réclame d'une conception du genre selon laquelle le sexe est englobé dans le genre. Elle se réfère à la définition de Joan Scott (1988) pour qui le genre est *l'organisation sociale de la différence sexuelle*. Il ne faut pas comprendre par là que le genre reflète des différences naturelles et fixes entre femmes et hommes, mais que le genre lui-même permet de (re)connaître les différences et d'établir leur signification. C'est pourquoi Nicholson peut affirmer que le sexe, plutôt que d'être le pendant biologique du genre, est en fait inclus dans le genre (social de part et d'autre). Cette conception du genre s'est imposée lorsque la recherche féministe a pu montrer que « la société ne façonne pas seulement la personnalité et le comportement, mais aussi la manière de percevoir le corps ». Dès lors, il ne semblait plus possible de considérer *sexe* et *genre* comme appartenant à deux ordres bien distincts, celui de l'inné et celui de l'acquis, celui du biologique et celui du social. Pourtant, l'héritage de ce dernier usage du genre survit dans la pensée féministe, souvent même à l'insu des partisans d'une acception socioconstructiviste du genre. Dénonçant les impasses de toutes les formes, même atténuées, de fondationnalisme, l'auteure préconise de rejeter la biologie comme clé de compréhension de ce que sont les « femmes ». Cette position radicale débouche sur la reconnaissance nécessaire du caractère fondamentalement politique de toute définition des « femmes » et de leurs intérêts. Nicholson nous incite par conséquent à faire nos adieux au sexe, mais ne nous indique aucune voie de sortie du genre dans cet article (dont là n'était pas l'objectif).

Jackson se sert dans son article du terme « genre » au singulier pour désigner d'une part le *principe de division* et de *hiérarchisation* qui constitue des êtres sociaux hommes et des êtres sociaux femmes, d'autre part le *rapport hiérarchique* lui-même établi entre ces deux catégories sociales. Elle recourt également au pluriel – *les deux genres* – pour désigner les

deux catégories sociales constituées et maintenues par le rapport de domination. Dans sa définition, le point névralgique est la hiérarchie plutôt que la binarité. C'est pourquoi elle n'adhère pas au programme *queer* de subversion du genre axé sur la déstabilisation des oppositions binaires masculin/féminin et hétéro/homosexuel au profit d'une multiplication des identités. À ses yeux, « cela ne saurait contrer le principe même du genre : on ne subvertit pas une hiérarchie en introduisant davantage de rangs intermédiaires entre le dominant et le subordonné ». Elle réclame que l'on s'attache à détruire le genre plutôt qu'à le démultiplier. Reprenant l'idée de Delphy selon laquelle « [nous ne pouvons peut-être] vraiment penser le genre que le jour où nous pourrions *imaginer le non-genre* » (Delphy, 2001 : 260), elle nous invite à imaginer un monde exempt de genre afin de stimuler notre pensée critique et nos capacités à transformer le monde social actuel. Ainsi, elle réhabilite l'utopie comme lieu à partir duquel mettre le genre en défaite et l'éradiquer.

West et Zimmerman se concentrent sur le processus de constitution du genre dans les arènes interactionnelles, définissant le genre comme *un accomplissement routinier, méthodique et récurrent* ou encore comme une *dynamique de l'ordre social*. Elle et il analysent le rapport dynamique entre sexe, catégorie de sexe et genre. Les auteur-e-s considèrent le sexe comme une détermination établie par l'application de critères biologiques socialement admis, autrement dit comme une classification des individu-e-s soit en femelle soit en mâle. La catégorie de sexe découle de l'application des critères de sexe, mais s'établit en outre dans la vie de tous les jours par des parades d'identification qui proclament l'appartenance à l'une ou à l'autre catégorie : il y a en quelque sorte « présomption de sexe » dans la vie quotidienne où les chromosomes sont invisibles et les organes sexuels cachés par convention. Le genre est quant à lui l'activité qui consiste à gérer les (inter)actions en fonction des « conceptions normatives des attitudes et des activités appropriées à la catégorie de sexe à laquelle on appartient ». Cette distinction analytique nous permet de comprendre que le genre en tant qu'accomplissement, le *faire du genre*, sert à démontrer à tout moment, pour chaque personne, son appartenance à une catégorie de sexe ; et à renforcer le principe de catégorisation lui-même.

Dans son analyse de la situation d'apprentissage de l'identité féminine par Agnès, transsexuelle, Garfinkel avait mis en évidence le fait que « le statut sexuel est *omnipertinent* dans les activités courantes, où il constitue un arrière-plan invariant mais inaperçu dans la trame des pertinences qui composent les scènes réelles et changeantes de la vie quotidienne » (Garfinkel, 1967 : 118). West et Zimmerman déduisent de cette (quasi-)omnipertinence que, dans pratiquement n'importe quelle situation où quelqu'un-e est engagé-e, sa performance peut être évaluée en termes de féminité ou de masculinité et que cette évaluation sert à légitimer ou à discréditer ses autres activités. Plus encore, chaque personne sait qu'elle est susceptible d'avoir à rendre des comptes (*accountability*), à prouver – par sa conduite – qu'elle appartient à la catégorie de sexe à laquelle elle prétend appartenir.

Comment renverser le système de genre ?

Peut-on *ne pas* faire le genre? s'interrogent West et Zimmerman. Leur réponse est négative, car même si ce sont bel et bien les individu-e-s qui font le genre, «le principe de cette activité est fondamentalement interactionnel et institutionnel». Même les lesbiennes et gays qui manipulent les indices de leur statut catégoriel, afin d'afficher leur identité homosexuelle ou au contraire de la masquer, demeurent reconnaissables comme des personnes «normalement, naturellement sexuées». Jackson prend appui sur cette analyse ethnométhodologique lorsqu'elle affirme que les performances subversives du genre ne le défont pas mais «le font autrement, selon de nouvelles façons». Du reste, un regard rétrospectif sur les codes langagiers ou vestimentaires et sur les normes comportementales de genre de ces dernières décennies suffit à nous convaincre que, si certaines pratiques quotidiennes subissent des modifications mineures ou majeures, subites ou lentes, durables ou éphémères, les frontières du genre se redessinent continûment sans que le principe hiérarchique soit fondamentalement ébranlé.

Comment, dans ce cas, renverser le système de genre? La conclusion qui découle logiquement de l'analyse de West et Zimmerman est que le changement doit intervenir à la fois au plan institutionnel et culturel (celui des catégories de sexe) et au plan interactionnel (celui du genre). Une telle proposition, dont les auteur-e-s reconnaissent qu'elle n'est guère originale, présente l'avantage de désigner des cibles pour l'action féministe; mais elle ne nous informe aucunement sur les moyens et les formes de cette action. Toutefois, la dernière page de l'article désigne un instrument dans lequel West et Zimmerman placent leur espoir: la loi. Les propositions de modification de la Constitution en vue de garantir l'égalité des droits entre femmes et hommes aux États-Unis leur semblent un point d'entrée pour déstabiliser les arrangements sociaux existants. Car, bien que l'égalité devant la loi ne garantisse pas l'égalité dans les autres sphères institutionnelles, elle donne du crédit à la question suivante: si vraiment nous (citoyen-ne-s, élu-e-s, représentant-e-s de l'appareil étatique...) voulons que femmes et hommes soient traité-e-s comme des êtres égaux, pourquoi aurions-nous besoin de deux catégories de sexe?

En effet, parvenir à se débarrasser des catégories de sexe signerait la fin du système de genre... pour autant que cette disparition ne soit pas purement administrative. Que la race ne soit pas une catégorie pertinente de l'état civil dans de nombreux États n'empêche ni le racisme ni la répartition inégale des ressources entre des groupes constitués par des critères nationaux et «ethniques». Que l'origine sociale des élèves ne soit pas indiquée dans les dossiers de nombreux établissements scolaires n'empêche pas les indices de classe d'agir au su comme à l'insu des individu-e-s pris-e-s dans les relations de formation. De même, on peut espérer que la suppression de la distinction entre «Madame» et «Mademoiselle» réalisée de longue date, du moins dans les documents officiels, dans de nombreux

pays (mais à laquelle d'autres pays, telle la France, résistent avec vigueur), entraînera dans son sillage la suppression de toutes ces marques de politesse qui sont avant tout des marqueurs du genre (et secondairement d'autres statuts sociaux : de classe, d'âge). Mais suffirait-il que les appellations «Madame» et «Monsieur» tombent en désuétude pour nous délivrer de la conscience socialement acquise que le monde se divise en deux catégories fondamentales d'individu-e-s ?

Nielsen, Walden et Kunkel ont travaillé moins avec la notion de *genre* qu'avec celle d'*hétérogenre*, fondamentale pour interpréter les résultats de leur étude. Formulé par Chrys Ingraham (1994), ce concept désigne le fait que le système de genre repose sur l'institutionnalisation de l'hétérosexualité et non pas seulement sur la division du travail entre femmes et hommes. Cet aspect fondamental du système de genre reste, comme le rappelle Jackson dans ce numéro, insuffisamment théorisé, y compris par le féminisme radical³. Or, la force de l'hétérosexualité institutionnalisée éclate dans les récits d'infraction des étudiant-e-s. La binarité du système d'hétérogenre se manifeste dans l'absence d'option autre que l'hétéro ou l'homosexualité ; la bisexualité n'est presque jamais mentionnée. Dans ce système d'opposition, la stigmatisation de l'homosexualité permet de réactiver constamment l'hétérosexualité. Mais le procédé ne s'applique pas symétriquement aux femmes et aux hommes, comme nous l'avons déjà mentionné plus haut. Ce sont les hommes perturbateurs de l'ordre genré qui sont traités d'homosexuels, tandis que les femmes perturbatrices sont ramenées à leur statut sexuel, et considérées comme perdantes dès lors qu'elles ne recourent pas à leur pouvoir de séduction (hétérosexualisation). Cette asymétrie est, selon nous – ce ne sont pas les auteures de l'article qui l'affirment – révélatrice de la position de centralité des hommes en tant que catégorie sociale : référents au plan culturel et idéologique, ils sont aussi les bénéficiaires de l'inégalité matérielle, s'appropriant le travail gratuit accompli par les femmes, la plus grande part des ressources naturelles et de celles générées par le travail, et, dans le cas qui nous occupe, s'assurant l'accès au corps des femmes (et des hommes dominés).

Si Nielsen, Walden et Kunkel s'inspirent des théories *queer* et culturalistes, elles s'en éloignent en ce qui concerne le rôle des différences dans le maintien de l'hétérogenre. Pour bon nombre d'auteur-e-s du courant théorique *queer*, ce sont moins les différences en tant que telles qui importent que les significations culturelles qui leur sont attribuées. Toutefois, les résultats de cette recherche empirique au long cours montrent l'importance du maintien des différences et des mécanismes destinés à les renforcer pour la perpétuation de l'hétérogenre. Les auteures expriment l'espoir qu'une compréhension plus globale du système d'hétérogenre révélera ses points vulnérables et permettra de trouver des moyens d'enrayer son fonctionnement. Leur conclusion ne suggère aucune stratégie susceptible de

3. Sur ce point, voir aussi Masson et Vidal (2002).

contribuer à cette entreprise, mais semble néanmoins, en filigrane, rejoindre l'option esquissée par West et Zimmerman d'agir dans le sens d'une suppression de la catégorisation de sexe.

Comment s'y prendre pour éliminer les catégories de sexe et les différences qu'elles produisent, en d'autres termes, pour défaire le genre? Au terme de ce numéro, si cette question politique est bien posée par les auteur·e·s traduit·e·s ici, elle reste néanmoins entière. ■